



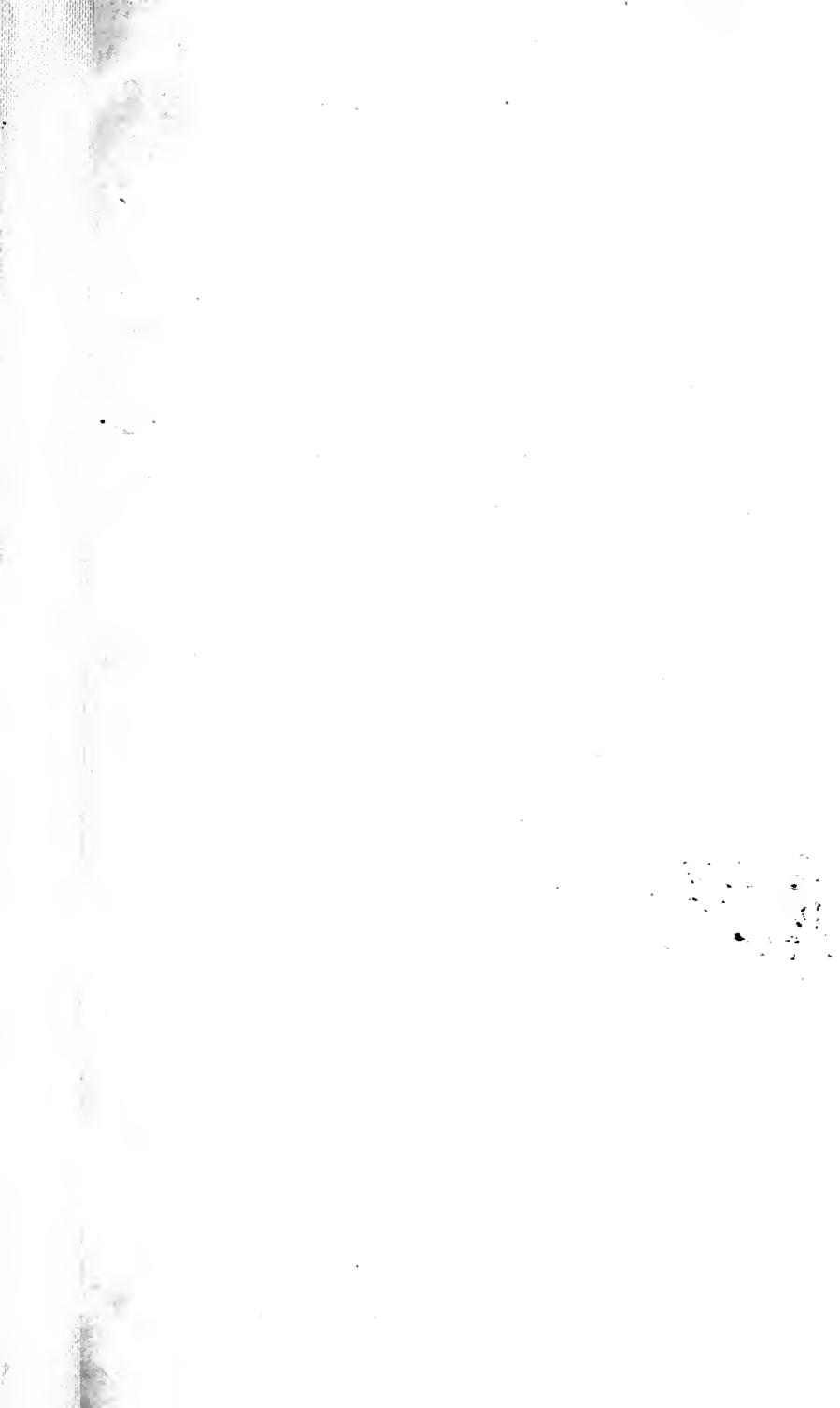
3 1761 05606893 5

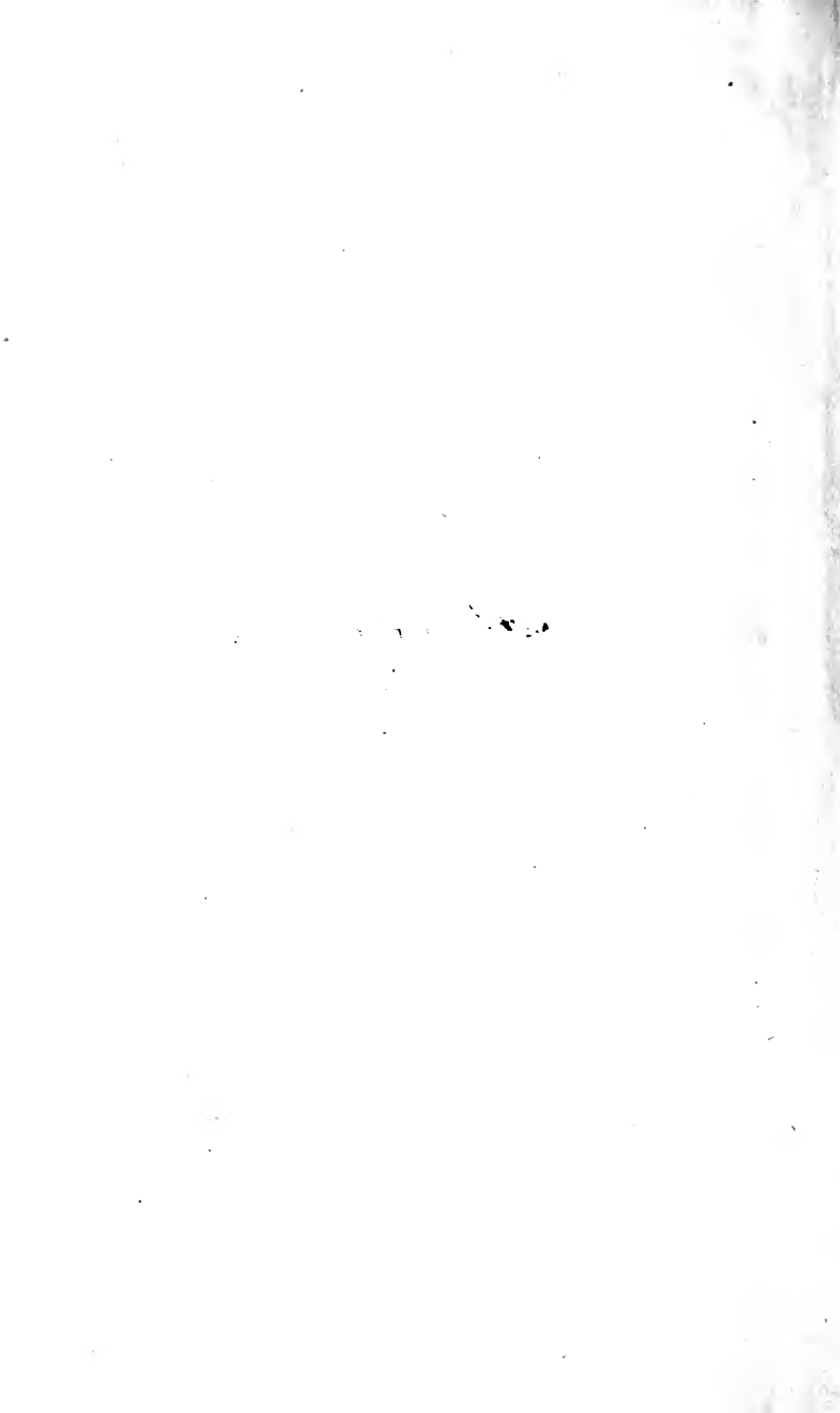
ML

50

.2

F367





LES FAUSSES
APPARENCES,
OU
L'AMANT JALOUX,
COMÉDIE.

Les Paroles sont de M. D'HELE.

La Musique de M. GRÉTRY.

~~LES FAUSSES~~
LES FAUSSES
APPARENCES,
O U
L'AMANT JALOUX,
COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, MÊLÉE D'ARIETTES;

*Représentée devant Leurs MAJESTÉS, à Versailles
en Novembre 1778.*

Prix 30 fols.



4 33705
24. 3.45

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue
Saint-Jacques, au Temple du Goût.



M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Permission.

A C T E U R S.

DON ALONZE, *Gentil-
homme Espagnol, amant de
Léonore.*

M. Clairval.

LOPEZ, *Négociant.*

M. Nainville.

FLORIVAL, *Officier Fran-
çais.*

M. Jullien.

ISABELLE, *sœur de Don
Alonze.*

La Dlle. Billioni.

LÉONORE, *filie de Lopez.*

La Dlle. Trial.

JACINTE, *suivante de Léo-
nore.*

La Dlle. Dugazon.

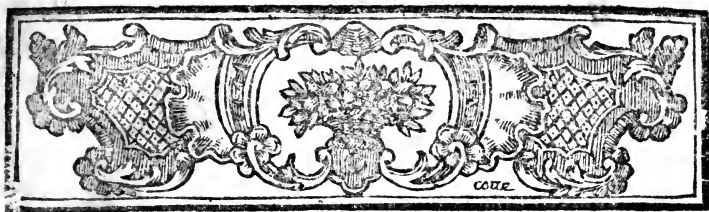
ML

50

.2

F367

*La scène est à Cadix. Les deux premiers Actes se
passent dans la maison de Lopez. Le troisième dans
le jardin.)*



LES FAUSSES APPARENCES

O U

L'AMANT JALOUX,
C O M É D I E.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

A C T E P R E M I E R.

*Le Théâtre représente une chambre avec un cabinet ,
deux portes & une fenêtre grillée à l'Espagnole.*

S C E N E P R E M I E R E.

LOPEZ, *assis ; écrivant une lettre.*

VOILA qui est fait. — Voyons ce que j'ai écrit ,
(*Il lit la lettre.*) » Seigneur Don Diegue mon très-
A

2 LES FAUSSES APPARENCES,

» cher ami, après un voyage de quatre mois, me
» voilà enfin à Cadix. J'ai appris en arrivant la mort
» de mon pauvre gendre, notre associé. Dieu veuille
» avoir son âme ! au demeurant il a bien fait les cho-
» ses, il a tout laissé à ma fille, les cent mille piaf-
» tres qui sont dans notre commerce, & un mobi-
» lier considérable. Je crains seulement qu'il ne
» prenne envie à Léonore de se remarier & de reti-
» rer ses fonds. Vous jugez bien, mon cher associé,
» que je ne négligerai rien pour empêcher ma fille
» de contracter un second mariage qui feroit si con-
» traire à nos intérêts, & que j'emploierai tous les
» moyens pour l'engager à rester veuve, & à rem-
» placer feu son époux dans notre association ;
» mais par malheur elle est jeune, & indépendante,
» son premier mariage a été fait contre son gré, elle
» voudra peut-être s'en dédommager. Nous avons
» ici un grand nombre d'Officiers François ; ils vont
» faire la guerre contre nos ennemis les Portugais,
» & tous les maris & les pères font des vœux pour
» leur prompt départ. Je baise les mains de votre
» Seigneurie, & suis son très-humble serviteur :

LOPEZ DE LA PLATA.

(*Il plie la lettre*) Jacinte ! (*Il écrit l'adresse.*)

» Au Seigneur Don Diegue Mercado, Négociant
» à la Vera Cruz en mexique». Jacinte ! — les vi-

fités de ce Don Alonze m'inquiètent. — On dit qu'il est jeune, bienfait, d'une haute naissance, & sans fortune. — Léonore a le cœur sensible... Jacinte!... Cette fille doit en être instruite— il faut la questionner. Ja...

SCÈNE II.

LOPEZ, JACINTE.

JACINTE.

ME voilà, Monsieur. — Vous sortez?

LOPEZ.

Oui, je vais parler à ce Capitaine qui part pour le Mexique. Que fait Léonore?

JACINTE.

Elle se promène tristement dans son appartement.

LOPEZ.

Quoi! toujours pleurant le défunt?

JACINTE.

Oui, le défunt, vous l'avez deviné.

LOPEZ.

Cependant elle ne l'aimait pas excessivement.

JACINTE.

Non pas de son vivant; mais depuis qu'il est mort.
Ah!

4 LES FAUSSES APPARENCES,

LOPEZ.

Jacinte , parle moi avec franchise. Ne seroit-ce pas plutôt mon retour qui afflige ta Maîtresse ? Depuis six mois qu'elle est veuve , & pendant mon absence , n'aurait-elle pas écouté les douceurs de quelque Galant , quelqu'aspirant , quelque....

JACINTE.

Ciel ! quelle idée ! pendant l'absence de son pere ! une femme raisonnable comme elle ! une femme de vingt ans ! ah ! Monsieur !

A R I E T T E.

Qu'une fille de quinze ans ,
Dans l'ombre du mystere ,
Sans consulter son pere ,
Ecoule les tendres sermens
De l'objet qui fait lui plaire ;

A quinze ans

Je passe cette faiblesse.

C'est le printems ,

C'est la saison de la tendresse.

Mais une femme de vingt ans ,

Une femme raisonnable ,

Une veuve respectable ,

A vingt ans !

Ecoule des propos galans !

Un tel soupçon ; d'où peut-il naître ?

Apprenez à nous mieux connaître.

A vingt ans

Ecoule des propos galans !

Ei donc ! mais je devine ,

Non , bon ! Monsieur badine ,

Oui , oui , Monsieur badine.

LOPEZ.

Non, en vérité, Jacinte, je n'ai pas voulu badiner. Mais je vois que j'ai été dans l'erreur. Tu m'en a convaincu par des raisons sans réplique ; & tous les discours qu'on m'a tenu dans la ville....

JACINTE.

Sont faux, sur ma parole.

LOPEZ.

J'en suis persuadé....

JACINTE.

Depuis trois jours que vous êtes de retour ici, vous ne pouvez pas savoir les choses mieux que moi ; & vous ne croyez pas que je veuille vous tromper.

LOPEZ.

Tu n'en est pas capable. — D'ailleurs je n'avais pas réfléchi à l'âge mur de ta Maîtresse. A-t-elle bien vingt ans ?

JACINTE.

Oui, Monsieur, & moi aussi.

LOPEZ.

Diable ! & toi aussi ! voyez ce que c'est que la médisance, calomnier deux femmes aussi sensées ! deux matrones, me parler d'un Don Alonze... hein !... qu'as-tu, mon enfant ? tu me parais troublée.

JACINTE.

Moi, Monsieur ? point du tout.

6 LES FAUSSES APPARENCES,

LOPEZ.

Tu ne connais pas ce Don Alonze ?

JACINTE, *à part.*

Le vieux renard en fait trop pour lui nier le fait.
Il faut chercher à y donner une tournure.

LOPEZ.

Hé bien ?

JACINTE.

Oui, Monsieur... je... je connais Don Alonze... &
même beaucoup.

LOPEZ.

Ah ! parlons.

JACINTE.

Il n'est plus dans ce pays-ci, il est allez voir son
oncle, qui est bien riche, & bien malade.

LOPEZ.

Et cette absence a surement fait couler des larmes ?

JACINTE.

Je vous en réponds. Sa sœur l'a bien pleuré.

LOPEZ.

Sa sœur !

JACINTE.

Oui, sa sœur. Don Alonze est le frere de Donna
Isabelle.

LOPEZ.

Tu veux me faire connaître toute sa parenté.

JACINTE.

Ah! Monsieur, si vous connaissiez Isabelle, que vous la plaindriez!

LOPEZ.

Je la plains d'avance. Que lui est-il arrivé?

JACINTE.

Son Tuteur veut l'épouser malgré elle.

LOPEZ.

Tu m'attendris. — Revenons à Don Alonze.

JACINTE.

Ce vilain Tuteur la tient enfermée dans un château à un quart de lieu de la ville. On le voit de notre jardin.

LOPEZ.

Oui, ce vieux donjon. Mais enfin, Don Alonze que venait-il faire chez ma fille?

JACINTE.

Je vais vous le dire, Monsieur, comme Isabelle est l'amie intime de ma Maîtresse, son frere est venu quelquefois ici pour l'accompagner. — Voilà tout.

A 4

8 LES FAUSSES APPARENCES,

LOPEZ.

J'entends, j'entends. Léonore ne recevoit les visites du frere, que par égard pour la sœur.

JACINTE.

Précisément, comme vous voyez juste!

LOPEZ.

Plus que tu ne pense... & sûrement ces visites de Don Alonze ennuyoient ta pauvre Maîtresse?

JACINTE.

Oh! je vous en réponds.

LOPEZ.

Eh bien, il faut y mettre ordre; & pour que le frere n'ait plus de prétexte pour venir importuner ma fille, tu n'as qu'à prier la sœur, de ma part, de ne plus mettre les pieds chez moi, entends-tu ma mie?

JACINTE.

Comment, Monsieur! vous voulez priver ma Maîtresse de la consolation de voir sa meilleure amie?

LOPEZ.

Si tu le trouves bon.

A R I E T T E.

Plus de sœur, plus de frere,

Je le dis à regret;

Mais c'est mon arrêt,

Entends-tu ma chere?

Voilà mon arrêt.

Mais pourquoi cette loi sévère ?

Je vais te le dire en secret,

C'est... c'est.. c'est que cela me plaît,

Entends-tu bien ma chère ?

Plus de sœur ni de frère.

Je le dis à regret ;

Mais c'est mon arrêt.

De plus si quelque confidente

Malicieuse , impertinente

Cherchait à tromper mon attente ;

Elle aurait à faire à moi,

Oui sur ma foi,

Elle aurait à faire à moi.

Mais ce discours n'est pas pour toi,

Car Jacinte est sage & prudente.

Mais si quelque confidente, &c. &c. &c.

Elle aurait à faire à moi,



S C È N E I I I.

JACINTE, *seul.*

OUF ! le voilà enfin parti. Il m'a fait peur. J'ai voulu me moquer de lui , mais il me l'a bien rendu. Voyez comme la vieilleſſe eſt ruſée. Il n'y a que trois jours qu'il eſt ici , & il fait déjà tout. On dirait qu'il eſt venu du Mexique expreſ pour nous faire enrager. Mon rôle va devenir très-embarraſſant. Ce vieillard fera toujours aux aguets ; Don Alonze qui eſt jaloux même de ſon ombre , va revenir , va nous aſſiéger ſans ceſſe ; & ma Maîtreſſe , toujours tendre , toujours timide ; également eſclave de l'avarice d'un pere & de la jalouſie d'un amant , n'aura jamais le courage de prendre un parti. Comment arranger tous ces gens-là enſemble ? c'eſt bien difficile ; & ſans le chapitre des accidens.. Mais que vois-je ? Donna Iſabelle.



SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens , FLORIVAL , l'épée à la main , soutenant Isabelle.

FLORIVAL.

NE craignez rien , Madame , je vous défendrais contre toute l'Espagne.

ISABELLE.

Ah ! Monsieur ! Monsieur !... vous n'êtes pas blessé ?

FLORIVAL.

Les lâches n'ont pas fait de résistance. (*Il court prendre un fauteuil pour Isabelle , tandis que Jacinte la soutient.*)

JACINTE.

Vous ici, Mademoiselle ! par quel accident !...

ISABELLE.

Cours en avertir ta Maîtresse.

JACINTE.

Oui ; mais renvoyez ce Monsieur , car nous avons un pere....

ISABELLE.

Va , ne crains rien.



S C È N E V.

ISABELLE, FLORIVAL.

ISABELLE.

JE commence à respirer. Non jamais, jamais je n'oublierai ce que je vous dois.

FLORIVAL.

Ce que vous me devez ! ah ! si vous connaissiez l'excès de mon bonheur. Je suis Français, Mademoiselle ; je m'appelle le Chevalier de Florival. Je passais par ici pour aller joindre l'armée en Portugal. Dimanche je vous vis à cette fête, & ce moment décida de mon sort. Quelle fête pour moi ! mes yeux se fixèrent sur les vôtres..... Vous n'y fîtes pas attention.

ISABELLE.

Vous le croyez ?

FLORIVAL.

Ah ! s'il étoit possible que l'amour....

ISABELLE.

Vous vouliez me dire que.....

FLORIVAL.

La fête finie, je voulus fendre la presse, pour vous suivre, une foule importune m'éloigna de vous.

Sans connaître personne , je questionnais tout le monde. On me prit pour un étourdi , un fou , & je ne pus rien apprendre. Depuis je n'ai cessé de faire des recherches inutiles jusqu'à l'instant où le hasard a comblé tous mes vœux. Je ne veux pas me faire un mérite du faible service que je vous ai rendu. D'abord je ne vous ai pas reconnu. Je n'ai vu qu'une femme persécutée , j'ai couru par instinct à son secours ; mais quel a été mon ravissement lorsque.....

ISABELLE.

On vient. Il est bien cruel pour moi de congédier mon protecteur ; mais vous devez connoître l'austérité de nos mœurs. Si on vous voyait ici.

FLORIVAL.

J'entends. Je me retire. Mais ne me ferait-il pas possible de vous voir , de vous parler , de vous exprimer tous les sentimens que vous m'avez inspirés ?

ISABELLE.

Je vous dois trop pour vous rien refuser. A dix heures ce soir trouvez-vous sous cette fenêtre , & vous saurez alors toute l'étendue de vos bienfaits , & de ma reconnaissance.



SCÈNE VI.

JACINTE, & les précédens.

FLORIVAL.

QUELLE bonté ! ah ! que le jour me paraîtra long !

JACINTE.

Partez , partez , Monsieur.

FLORIVAL , *salue Isabelle , & puis à part
à Jacinte.*

Comment se nomme ta maîtresse ?

JACINTE.

Ma maîtresse , Monsieur ? ma maîtresse , se nomme Léonore.

FLORIVAL.

Tu es charmante.

(*Il embrasse Jacinte , lui donne sa bourse ,
salue encore Isabelle & sort.*)



SCÈNE VII.

ISABELLE, JACINTE, LÉONORE.

JACINTE, *après un moment de surprise.*

AH ! que ces Français sont aimables !

ISABELLE.

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

JACINTE.

Ce qu'il m'a dit ? oh ! il a fait mieux que cela....
Mais voici ma maîtresse.

ISABELLE.

Léonore !

LÉONORE.

Ma chere Isabelle , que je suis heureuse de te voir
mais par quel bonheur.....

ISABELLE.

Vous savez quelle étoit ma position cruelle. Depuis l'absence de mon frere , mon tuteur barbare faisant valoir tous les droits que le testament de mon pere lui avait donnés sur moi , a voulu me forcer à accepter sa main. Ce malheureux , sans être rebuté par mes refus constants , a osé employer la menace. Ce matin j'ai vu arriver le Notaire au château. On allait dresser

116 LES FAUSSES APPARENCES,

le contrat. Alors je prends le seul parti qui me reste ,
je me sauve , dans le dessein de me rélogier chez toi.
Mais bientôt mon persécuteur est instruit de ma
fuite. Accompagné d'une troupe de gens armés , il
me poursuit. J'entends ses cris , mes forces m'aban-
donnent , & je retombe, encore en son pouvoir.

LÉONORE & JACINTE.

Ah ! quelle malheur !

ISABELLE.

Je ne puis y penser sans frémir.

A I R.

Victime infortunée ,
Vers l'autel entraînée ,
Je cédaï à ma destinée ;
Et je ne demandais , hélas !
Que le trépas.

LÉONORE ET JACINTE.

Hélas ! hélas !
Elle demandait le trépas.

ISABELLE.

Hélas ! hélas !
Oui je demandais le trépas.
Quand tout-à-coup une voix inconnue
Réveille mon âme éperdue.
Barbares , arrêtés.
Eh ! quoi ! traiter ainsi ce sexe aimable & tendre.
Barbares , arrêtés.
Je mets ma gloire à le défendre ;

Et

COMÉDIE.

17

Et si vous persistez ,
Je suis Français , c'est vous en dire assez.

LÉONORE, JACINTE.

Ah ! que j'aime ce Français !

JACINTE.

Oui , je le reconnais ,
C'est mon Français.

ISABELLE.

Mais quoi ! vous aggravez l'outrage ?
Cruels ! éprouvez donc ma rage.

Alors avec fureur
Il court briser ma chaîne.

Tout cède à sa valeur.

La résistance est vaine.

Tout cède à sa valeur.

Tout cède à sa fureur.

Il renverse, il terrasse.

Mon Tirant perd l'audace,

Et saisi de terreur

Prend la fuite ;

Et moi sous la conduite

Du Français généreux

Je vole vers ces lieux.

LÉONORE, JACINTE.

Quelle reconnaissance ,

Ce généreux Français doit attendre de vous !

Quelle reconnaissance !

ISABELLE.

Ah ! ce n'est point de la reconnaissance

Un sentiment plus doux

Sera sa récompense.

B

18 LES FAUSSES APPARENCES,

LÉONORE ET JACINTE.

Quelle reconnaissance !

ISABELLE.

Non , ce n'est point de la reconnaissance.

Je crains qu'un sentiment plus doux.....

LÉONORE , JACINTE.

Quelle reconnaissance !

ISABELLE.

Non , ce n'est point de la reconnaissance.

ISABELLE.

Léonore , puis-je compter sur votre amitié ? m'accordez-vous un azile ?

LÉONORE.

A mon unique amie ! à la sœur de Don Alonze !
oui , quoique mon pere me défende de vous voir.....

ISABELLE.

De me voir !

LÉONORE.

Jacinte vient de me l'apprendre. Il fort d'ici. Il est même heureux que vous ne l'ayez pas rencontré.

ISABELLE.

Il ne me connaît pas. D'ailleurs je suis entrée par la porte du jardin. Vous savez que j'en ai toujours la clef.

J A C I N T E.

A propos , cela me rappelle.... Ce Français fait-il votre nom ?

I S A B E L L E.

Je ne crois pas.

J A C I N T E.

C'est qu'il m'a demandé celui de ma maîtresse.

I S A B E L L E.

C'est de moi sûrement qu'il a voulu parler.

J A C I N T E.

Ma foi , sans y penser je lui ai nommé Madame ; mais qu'importe : je vais me mettre aux aguets.

L É O N O R E.

Aussitôt que tu appercevras mon pere , cours nous en avertir.

S C È N E V I I I.

L É O N O R E , I S A B E L L E.

I S A B E L L E.

QUE d'embarras je vais vous causer ! & si mon frere allait revenir ?

L É O N O R E.

Je vous avoue que je crains son retour à présent ,

20 LES FAUSSES APPARENCES,

autant que je le désirais. Vous savez qu'il a toujours favorisé les prétentions de votre tuteur. Vous connaissez son caractère impétueux. Aussi jaloux de l'honneur de sa maison que de sa maîtresse, portant à l'excès tous les préjugés sévères de notre nation, que dira-t-il de votre démarche ?

ISABELLE.

Jamais il ne me le pardonnera. C'est de lui surtout qu'il faut me cacher, car.....

JACINTE, *on entend Jacinte qui crie.*

Madame ! Madame ! Don Alonze ! Don Alonze !

ISABELLE & LÉONORE.

Ah ! ciel !

(Isabelle se sauve dans le cabinet, sans avoir le tems de fermer la porte tout à fait.)



SCÈNE IX.

LÉONORE, ALONZE, JACINTE.

JACINTE, *voulant arrêter Alonze pour
donner le tems à Isabelle de se cacher.*

AH ! Seigneur Don Alonze ! que ma maîtresse va être contente ! vous avez fait un bon voyage ? Vous vous portez bien ?

ALONZE. (*)

Adorable Léonore ! je vous revois enfin , & ma joie est au comble. — Si vous daignez la partager.

LÉONORE.

Alonze , pouvez-vous en douter ? Cruel ! pourquoi ne pas me prévenir de votre retour ?

ALONZE.

J'ai voulu vous surprendre. — M'en sauriez-vous mauvais gré ?

(*) Pendant toute cette Scène & la suivante , Alonze a l'air fort inquiet. Sans avoir rien distingué , il soupçonne que quelqu'un est caché dans le cabinet , & ses regards se jettent souvent sur la porte , ce qui est marqué par un —.

22 LES FAUSSES APPARENCES ,

JACINTE.

Allez , Seigneur , c'est bien mal à vous de nous surprendre. (*à part.*) Je ne crois pas qu'il l'ait vu. — Mais , pour éviter une surprise moins agréable , je retourne à mon poste. Madame , si votre pere arrive , Don Alonze passera.....

ALONZE.

Dans ce cabinet.

JACINTE.

Non , dans le jardin. Vous y ferez mieux ; entendez-vous , Madame ?

ALONZE , *à part.*

Dans le jardin !

JACINTE , *revenant à Don Alonze ,
avec un air triste.*

Seigneur , puis-je vous faire mon compliment de condoléance ? Votre cher oncle.....

ALONZE.

Sa santé est rétablie.

JACINTE.

Adieu donc la succession.



SCÈNE X.

LÉONORE, ALONZE.

LÉONORE.

Vous voyez, Alonze, combien la présence de mon pere est redoutable pour nous ; sans vous connaître il est déjà instruit de vos visites, & il me défend de vous voir ; ses soupçons vont redoubler lorsqu'il apprendra votre retour.

ALONZE.

Il ne le fera pas, je l'ai caché même à ma famille ; je n'ai point paru chez moi, & tant que mon amour l'exigera, mon retour sera un secret pour tout le monde. Mais ce pere que vous redoutez tant, pourra-t-il être inexorable à vos prières ? Et un nom tel que le mien...

LÉONORE.

Un nom ! vous ne connaissez pas mon pere : la plus illustre alliance, sans fortune, ne serait rien à ses yeux. Cher Alonze, quel obstacle pour nous !

ALONZE.

Ah ! s'il n'y avoit que cet obstacle à combattre, je saurais bien le vaincre.

B 4

24 LES FAUSSES APPARENCES,

L É O N O R E.

Et quel autre obstacle pouvez-vous craindre ?

A L O N Z E.

Vous, vous même. — Pardonnez Léonore, mais de grace dites-moi, l'absence n'aurait-elle pas changée les sentimens que j'ai pû vous inspirer ? — Daignez rassurer un cœur qui aime avec trop de violence pour ne pas douter de son bonheur.

L É O N O R E.

Ingrat ! pouvez-vous me faire un tel reproche ?

A L O N Z E.

Chut ! — N'entendez-vous pas du bruit ?

L É O N O R E.

Du bruit ? ou ?

A L O N Z E.

Dans ce cabinet.

L É O N O R E.

Cela n'est pas possible. — Vous vous trompez.

A L O N Z E.

J'en suis certain ; ainsi permettez....

L É O N O R E , *le retenant.*

Vous vous trompez, vous dis-je.

A L O N Z E.

Soit. — Mais souffrez.

L É O N O R E.

Vous n'y entrerez pas.

ALONZE.

J'y entrerai.

LÉONORE.

Quoi ! encore de la jalousie ?

ALONZE.

De la jalousie ! moi ! quelle idée ! — C'est votre seul intérêt qui me guide ; qui fait si votre pere n'a pas aposté quelqu'un pour nous écouter ? Ainsi malgré votre résistance , il faut absolument....

LÉONORE, *le retenant.*

N'avancez pas , je vous le défends.

ALONZE.

Défense inutile.

LÉONORE.

Ah ! Ciel ! Alonze ! si vous m'aimez....

ALONZE, *la repoussant & courant vers le cabinet.*

Rien ne peut m'arrêter ; mon parti est pris &.... (*La porte du cabinet se ferme tout à fait*). Eh bien ! avais-je tort ?

LÉONORE.

Et que présumez-vous de-là ?

ALONZE.

Ce que j'en présume ! Vous osez me le demander ?
Ce que j'en présume ! Que mon malheur est certain ,
que je suis trompé , trahi , par la plus fausse , la plus perfide des femmes.



S C È N E X I.

Les Acteurs précédens, JACINTE.

JACINTE.

MON Maître arrive ; vite Seigneur , sauvez-vous.
Qu'a-t-il donc ?

LÉONORE.

Alonze , éloignez-vous , mon pere va venir. Vou-
lez-vous me perdre ?

ALONZE.

M'éloigner !

FIN A L E.

ALONZE

Plus d'égards , plus de prudence ,

Tout m'est égal ,

Je ne respire que vengeance ;

Paraîssiez indigne rival.

LÉONORE :

Cher Alonze !

ALONZE.

Plus d'égards.

JACINTE.

Seigneur !

ALONZE.

Plus de prudence.

Je ne respire que vengeance.
Paraîssiez indigne rival.

LÉONORE.

Non, tu n'as point de rival.

JACINTE.

Vous n'avez point de rival.

LÉONORE ET JACINTE.

Vous connaîtrez { mon
son } innocence

Partez, partez.

ALONZE.

Paraîssiez, paraîssiez,
Je ne respire que vengeance.
Paraîssiez indigne rival.

LÉONORE ET JACINTE.

Quel aveuglement fatal!



SCÈNE XII.

Les Acteurs précédens, LOPEZ.

LOPEZ.

QUEL bruit chez moi viens-je d'entendre ?

LÉONORE, *à part*.

Mon pere ! ah ! Ciel !...

JACINTE.

Quel parti prendre ?

LOPEZ.

Un inconnu ! ma fille en pleurs !

Monsieur , appeâsez vos fureurs.

De ce logis je suis le maître ;

Je puis y commander peut-être ?

Que voulez-vous ?

Que cherchez-vous ?

ALONZE.

Je veux me satisfaire.

LOPEZ.

Là, là, là, là, point de courroux.

ALONZE.

Je veux me satisfaire.

JACINTE.

On va vous satisfaire.

LOPEZ.

Il faut me satisfaire.

LÉONORE.

Hélas ! que faut-il faire

ALONZE.

Paraîssiez.

JACINTE.

Finissez.

LOPEZ.

Répondez

Léonore ! Jacinte !

ENSEMBLE.

JACINTE, *à part.*

Il faut employer une feinte.

LOPEZ.

Vous qui rebutez les galans,
Grave matrone de vingt ans ;
Daignez m'instruire ,
Daignez me dire
Le secret.

JACINTE.

Je vais le dire ,
Vous en instruire.

ALONZE.

Que peut-elle dire ?

LÉONORE.

Que va-t-elle dire ?

30 LES FAUSSES APPARENCES,

JACINTE.

Voici le fait :
Une femme tremblante ;
Expirante ,
Accourt implorer à genoux
Un asyle chez nous ;
Poursuivie ,
Elle craint pour sa vie.
Nous la cachons en ce réduit ;
Ce monstre bientôt la poursuit
Dans la fureur qui le transporte :
Il veut briser la porte ;
Et sans vous, Monsieur, sans vous ,
Hélas ! hélas ! c'était fait de nous.

ALONZE.

Une femme ! belle finesse !

LOPEZ.

Une femme !....

JACINTE.

C'est sa maîtresse.

LÉONORE.

Oui, mon pere, je tremble encor
De sa fureur extrême,
Ce cruel, dans son transport,
Cherche à percer le cœur qui l'aime.

LOPEZ.

Mais d'où vient ce grand courroux ?

ALONZE.

L'infidele ! l'infidele !

JACINTE.

Il croit sa maîtresse infidele ;
L'amour lui trouble la cervelle ;
Il est jaloux , il est jaloux.

LOPEZ.

Il est jaloux ?...

JACINTE.

Mais très-jaloux.

LOPEZ.

Que les jaloux sont foux ?

LOPEZ ET JACINTE.

Que les jaloux sont foux !

ALONZE.

C'est trop dévorer mon injure ;
Il faut confondre l'imposture ;
Rien ne me retiendra :
L'infidele ! la parjure !
La voilà (*).

(*) Au moment où Alonze dit ces mots, Isabelle voilée ouvre la porte à demi , Jacinte la prend par la main , & la place devant Léonore.

32 LES FAUSSES APPARENCES,
LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

La voilà !

ALONZE, *à part.*

Ah ! Ciel ! c'est une femme.

LÉONORE ET JACINTE.

Fuyez , fuyez , Madame ,
Redoutez le courroux
De ce monstre jaloux.

(Isabelle s'enfuit.)

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

(Musique à demi voix.)

Il ne fait plus que dire ;
Il ne s'emporte plus :
Il gémit , il soupire.
Ah ! qu'il a l'air confus !

ALONZE.

Hélas ! hélas !

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

Il gémit , il soupire.
Ah ! qu'il a l'air confus !

LOPEZ.

Qu'elle a de pouvoir sur son ame !
Elle n'est pas encore sa femme ,
On le voit bien.
Quoi ! vous ne dites rien ?

ALONZE.

ALONZE.

Hélas ! hélas !

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

Il ne fait plus que dire,

Il ne s'empporte plus.

ALONZE.

Hélas ! hélas !

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

Il gémit , il soupire ;

Ah ! qu'il a l'air confus !

(*Alonze regarde Léonore en soupirant & s'en va.*)

JACINTE.

Hélas ! hélas !

LOPEZ, JACINTE.

La plaisante aventure !

La plaisante aventure !

Non , je ne l'oublierai jamais.

LÉONORE.

La cruelle aventure !

Pour mon cœur quelle injure !

Non je ne l'oublierai jamais.

LOPEZ.

La plaisante aventure !

La plaisante aventure !

Non , je ne l'oublierai jamais.

54 LES FAUSSES APPARENCES, &c.

LÉONORE.

La cruelle aventure !

La cruelle aventure !

Non , je ne l'oublierai jamais.

JACINTE.

La plaisante aventure !

La cruelle aventure !

Non , je ne l'oublierai jamais.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

S C È N E P R E M I È R E.

LEONORE, *seule.*

A R I E T T E.

JE romps la chaîne qui m'engage,
L'ingrat mérite mon courroux;
J'aime mieux paroître volage,
Que d'être Esclave d'un Jaloux.
Après cette injure cruelle,
Amour je renonce à ta loi.
Alonze me croit infidelle.
Alonze est indigne de moi.

Hélas ! de l'amour le plus tendre
Comme il savait peindre l'ardeur !
Quel plaisir j'avais à l'entendre !
Que ses accens flattaient mon cœur !
Moi , rompre une chaîne si belle !
Ah ! puis-je y songer sans effroi ?
Mais... Alonze me croit infidelle :
Alonze est indigne de moi.

S C E N E I I.

JACINTE, LÉONORE.

JACINTE.

Vous voilà , Madame , qu'avezvous fait d'Isabelle

LÉONORE.

Elle est cachée dans le pavillon du jardin. Mon pere la croit partie ?

JACINTE.

Affurément ; mais moi , devinez d'où je viens ? je l'ai vu.

LÉONORE.

Vu ! qui ?

JACINTE.

Don Alonze.

LÉONORE.

Le malheureux ! tu l'as vu ?

JACINTE.

Que voulez-vous ? j'ai l'ame si bonne... Si vous saviez dans quel état il est... hélas ! hélas !

LÉONORE.

Ecoute bien ce que je te dis ; c'en est fait , Jacinte ; je ne le reverrai de ma vie , & je te défends de me jamais prononcer son nom. Entends-tu ?

JACINTE.

Oui , Madame.—Soit. — Parlons d'autres choses. Ne craignez-vous pas que le tuteur d'Isabelle ne vienne chercher sa pupille ici ? Il est vrai que cet Officier Français lui a fait une si belle peur...

LÉONORE.

Tu lui as parlé ?

JACINTE.

Cependant l'amour pourrait lui donner du courage.

LÉONORE.

Jacinte... qu'est-ce qu'il t'a dit ?

JACINTE.

Qui ? le tuteur d'Isabelle ?

LÉONORE.

Non... ce monstre ?

JACINTE.

Qui ?

38 LES FAUSSES APPARENCES,

LÉONORE.

Mais, mais... Don Alonze.

JACINTE.

Oh ! vous m'avez défendu de le nommer.

LÉONORE.

C'est pour la dernière fois, parles - m'en , je t'en conjure.

JACINTE.

Hé bien , Madame... Don Alonze... D'abord il a gardé un morne silence... se mordant les lèvres... frappant des pieds... ensuite il a juré... ah ! comme il a juré... puis il a pleuré...

LÉONORE, *soupire.*

Ah !

JACINTE.

Puis il m'a dit qu'il était au désespoir de vous avoir soupçonné... à tort.

LÉONORE.

Oui, tu dis bien ; tu rends mieux son esprit que ses paroles. Son désespoir vient, non pas de m'avoir soupçonnée, mais de ne m'avoir pas convaincue ; car l'ingrat me croit toujours infidèle... enfin ?

JACINTE.

Enfin il m'a conjuré, si je voulais lui sauver la vie,
de lui ménager ce soir un entretien... avec vous.

LÉONORE.

Un entretien ! comment a-t-il eu l'audace de l'espérer ?

JACINTE.

Oh ! je ne lui ai rien promis, & puisque vous ne voulez plus le voir, je vais lui dire que cela n'est pas possible.

LÉONORE, *en hésitant.*

Jacinte.

JACINTE.

J'y cours, Madame.

LÉONORE.

Non... écoutez... oui... je veux le voir.

JACINTE.

Le voir !

LÉONORE.

Je connois Don Alonze. Son orgueil serait trop flatté par un refus. Il croirait que je n'ai pas le cou-

40 LES FAUSSES APPARENCES.

rage de soutenir sa présence. Mais il verra de quoi je suis capable. Qu'il vienne... Qu'il vienne recevoir son congé— de ma bouche.

JACINTE.

De votre bouche! oui, cela fera bien plus d'effet. Mais en attendant je voudrais voir Isabelle. Tantôt elle a voulu me parler d'un rendez-vous qu'elle a donné à ce Français.

LÉONORE.

A quelle heure doit-il venir?

JACINTE.

Qui? ce Français?

LÉONORE.

Non, non. Don Alonze.

JACINTE.

Aussitôt que votre pere fera couché.

LÉONORE.

Mon pere ne se couche qu'à neuf heures.

JACINTE.

Il est vrai. Il y a trois mortels quarts d'heures à attendre. Je vais dans le jardin trouver Isabelle.

LÉONORE.

Va , mais prends bien garde que mon pere ne t'apperçoive.

JACINTE.

Oh ? ne craignez rien , laissez - moi faire , vous verrez que. .

SCÈNE III.

LOPEZ, JACINTE, LÉONORE.

LOPEZ.

Où vas-tu ?

JACINTE.

Me promener au jardin.

LOPEZ.

Te promener au jardin , à l'heure qu'il est ! la grille du jardin est fermée.

JACINTE.

Fermée !

LOPEZ.

Oui. En voilà la clef.

42 LES FAUSSES APPARENCES,

JACINTE.

Eh bien, donnez-là moi, car j'ai besoin de prendre l'air.

LOPEZ.

Prendre l'air avec le ferein qui tombe! tu n'y penses pas, mon enfant. Une santé délicate comme la tienne!... te voilà ma fille?

JACINTE, *à part.*

Cette pauvre Isabelle, que va-t-elle devenir? plus de communication.— Nous défendre la promenade! c'est bien dur.

LOPEZ.

Hé bien, Léonore! que penses-tu de l'aventure de tantôt? de notre jaloux?

LÉONORE.

Je penses, mon pere, que sa maîtresse est bien à plaindre.

LOPEZ.

Bas! sa maîtresse ne vaut pas mieux que lui, la maîtresse d'un fou pareil ne peut être qu'une folle. Je gage qu'ils se raccommoderont. Encore deux ou trois hélas! & la pauvre fotte lui pardonnera tout.

LÉONORE.

Je ne le crois pas, mon pere.

LOPEZ.

Et moi, vois-tu, je le parirais.

JACINTE, à part.

Et moi, je ferais de moitié.

LOPEZ.

Voilà ce que c'est que l'amour! tu ne connais pas cette passion funeste. Tu es bien heureuse.

LÉONORE, en soupirant.

Heureuse!

JACINTE, à part à Léonore.

Vous vous troublez! songez que vous allez vous trahir.

LOPEZ.

Vouloir se remarier! Quelle sottise!

A R I E T T E.

Le mariage est une envie

Qu'une fois dans la vie

On peut bien se passer.

Mais ce serait une folie

Que de vouloir recommencer.

JACINTE.

Voilà une belle pensée, & tout-à-fait neuve.

44 LES FAUSSES APPARENCES,

LOPEZ.

Qu'en penses-tu, Léonore ?

LÉONORE.

Affurément, mon pere, je suis de votre avis.

LOPEZ.

Là, bien vrai ?

JACINTE.

Oui, Monsieur, je vous en réponds. Dans ce moment ma maîtresse pense tout ce qu'elle dit. Mais dans une heure d'ici elle pensera autrement.

LOPEZ.

Oh ! puisque tu m'en réponds, je n'ai plus de doute. Ainsi ma fille, tu consens à rester dans le veuvage ?

LÉONORE.

Oui, mon pere, c'est bien mon intention.

LOPEZ.

Tu m'enchantes. Quant à ta fortune, laisse-moi seulement le soin de la faire valoir ; & je te promets qu'en dix ans d'ici tu seras la plus riche veuve de l'Espagne.

JACINTE.

En dix ans d'ici ! la belle perspective ! ah ! Madame que vous êtes heureuse d'avoir un si bon pere !

LOPEZ.

Tu me fais des compliments.— Mais Léonore, pourquoi cette tristesse ? tu me parais agitée, ma fille ;

c'est le souvenir du pauvre défunt qui te tourmente toujours?

JACINTE.

Ah! Monsieur, ne nous en parlez pas. La seule idée de ce cher homme nous jette dans une affliction... Voyez comme ma maîtresse est troublée. Venez, venez, Madame, vous retirer dans votre appartement.

LÉONORE.

Permettez-vous, mon père?

LOPEZ.

Oui, mon enfant, va te reposer. Je suis fâché d'avoir réveillé ta sensibilité.

JACINTE.

Consolez-vous, Madame, Don Alonze va venir.



SCÈNE IV.LOPEZ, *seul.*

JE ne suis pas la dupe de cette sensibilité. Ce n'est pas la mort d'un époux qui l'excite ; c'est l'absence d'un amant. Par malheur cette absence ne fera pas longue. Je fais que Don Alonze est attendu à Cadix. — Cette clef ne sortira plus de mes mains. Plus de promenade au jardin. C'est-là sûrement que se donneraient les rendez-vous. — Que de peine, que d'embarras je vais avoir ! — la détestable chose que l'amour ! mais j'entends quelqu'un.

SCÈNE V.

LOPEZ, FLORIVAL.

LOPEZ.

QUE demandez-vous, Monsieur ?

FLORIVAL.

Je demande le Seigneur Lopez, loyal Négociant,
& le plus honnête homme de Cadix.

LOPEZ.

Vous me faites bien de l'honneur.

FLORIVAL.

Quoi ! Monsieur , c'est vous ? mille pardons si je ne vous ai pas reconnu.

LOPEZ.

Comme c'est la première fois que nous nous voyons , la faute n'est pas grande. Qu'y a-t-il pour votre service ?

FLORIVAL.

Une misère, Monsieur ; une petite lettre de change...

LOPEZ.

Voyons. Deux cent piastres passées à l'ordre du Chevalier de Florival.

FLORIVAL.

C'est votre serviteur.

LOPEZ.

Je vais vous chercher votre affaire , je ne vous ferai pas attendre.

FLORIVAL.

Oh ! tant qu'il vous plaira , je ne suis pas pressé.



SCÈNE VI.

FLORIVAL, *seul.*

C'EST donc là le pere de ma charmante Léonore; ah! si par ce prétexte je pouvais la voir un moment! c'est trop esperer.— Mais ce soir, du moins, j'aurai le bonheur de lui parler.— Voilà la fenêtre! — Lopez ne peut pas ignorer l'aventure de ce matin; que c'est un Officier Français qui a délivré sa fille — Il me parait bon homme. — Si je m'ouvrais à lui! refuserait-il la main de Léonore à celui qui a sauvé ses jours, son honneur? — Vain espoir! — Il croira qu'un vil intérêt me guide.— Léonore est si riche. — Quel dommage.



SCENE

SCÈNE VII.

JACINTE , FLORIVAL , & *ensuite*
LOPEZ.

JACINTE.

COMMENT ! c'est vous , Monsieur

FLORIVAL.

C'est toi , ma chere amie ! que je t'embrasse.
Dis-moi , par ton moyen puis - je espérer de voir
Léonore ?

JACINTE.

Voir Léonore ! mais vous êtes dans l'erreur. Ce
n'est pas...

FLORIVAL.

Je fais bien que ce n'est pas ici le lieu du rendez-
vous ; mais mon impatience...

LOPEZ , *qui entre.*

Voici votre argent.

JACINTE , *à part , à Florival.*

De la discrétion... de la discrétion.

FLORIVAL.

Oh ! c'est par-là que je brille.

50 LES FAUSSES APPARENCES,

LOPEZ.

Que fait Madame ici ?

JACINTE.

Je tenais compagnie à Monsieur.

LOPEZ.

Vas tenir compagnie à ta Maîtresse , & laisse-nous.

JACINTE, à *Florival*.

Je vous salue, Monsieur.

FLORIVAL.

Adieu , la belle enfant.

JACINTE, à part , à *Florival*.

Soyez discret. — Dans le pavillon du jardin.



SCÈNE VIII.

FLORIVAL, LOPEZ.

FLORIVAL, *à part.*

DANS le pavillon du jardin ! Que veut-elle dire ?

LOPEZ.

Cent quatre-vingt-dix , cent quatre-vingt-quinze
& deux cens. Comptez.

FLORIVAL.

Compte-t-on avec ses amis ?

LOPEZ.

Votre serviteur très-humble. Si vous voulez vous
reposer un instant....

FLORIVAL.

Je crains de vous déranger. — Vous autres gens
agés , vous vous couchez de bonne heure.

LOPEZ, *s'asseyant & prenant sa pipe.*

Oh ! dans une demie heure d'ici.

FLORIVAL, *à part,*

Bon !

52 LES FAUSSES APPARENCES,

LOPEZ.

Fumez-vous?

FLORIVAL, *prenant une pipe.*

Je fais tout.

LOPEZ.

Êtes-vous de l'armée alliée?

FLORIVAL.

Oui, Monsieur.

LOPEZ.

Vous allez donc combattre nos ennemis ? cueillir des lauriers ? Cela doit faire une belle récolte ? — Partez-vous bientôt ?

FLORIVAL.

Trop tôt pour mon repos.

LOPEZ.

Comment donc ?

FLORIVAL

Ah ! mon cher Monsieur, vous êtes bien heureux !

LOPEZ.

Il est vrai, je suis assez riche.

FLORIVAL.

Riche ! vous possédez un trésor...

LOPEZ.

Pas absolument un trésor ; mais je suis à mon aise.

F L O R I V A L.

Et moi , Monsieur , je me vois à l'instant de quitter tout ce que j'aime.

L O P E Z.

Quoi ! de l'amour ! un guerrier soupirant ; si donc Songez que vous êtes notre allié.

F L O R I V A L.

Helas ! je voudrais l'être.

L O P E Z.

Mais vous l'êtes.

F L O R I V A L.

Oui.... Vous avez raison.... je l'avais oublié.

D U O.

L O P E Z.

La gloire vous appelle :
La gloire a tant d'attraits !
Vous lui ferez fidele ;
Vous êtes Français.

F L O R I V A L.

C'est l'amour qui m'appelle :
L'amour à tant d'attraits !
Je lui serai fidele ,
Fidele à jamais.

54 LES FAUSSES APPARENCES,

LOPEZ.

Ne songez qu'à la gloire
Volez à la victoire,
Et laissez-là l'amour.

FLORIVAL.

Chacun aura son tour.
De l'amour je vole à la gloire,
De la gloire à l'amour.

LOPEZ.

Enfin, d'une flamme si belle,
Peut-on savoir quel est l'objet ?

FLORIVAL.

Si j'osais....

LOPEZ.

Elle s'appelle ?

FLORIVAL.

Elle s'appelle....

LOPEZ.

Elle s'appelle ?

FLORIVAL.

Mais il faut être discret !

LOPEZ.

Quelle tête légère !

FLORIVAL.

Quel tourment de se taire !
Mais il faut être discret.

LOPEZ.

Pourquoi tant de mystère ?

FLORIVAL.

Je crains de vous déplaire.

LOPEZ.

De me déplaire !
Je devine l'affaire.

FLORIVAL.

ENSEMBLE. Je ne puis plus me taire.

LOPEZ.

Sachons ce grand secret.

FLORIVAL.

Vous saurez mon secret.

Nouveau motif.

FLORIVAL.

Celle qui m'est si chère ,
Est celle qui dans les champs
Ce matin... par des brigands...
Vous devez bien m'entendre ?

LOPEZ.

Moi , je dois vous entendre ?

FLORIVAL.

Moi , contre tous ces brigands ,
Moi , j'ai sçu la défendre.

LOPEZ.

Vous me faites courir les champs.

56 LES FAUSSES APPARENCES,

FLORIVAL.

C'est elle qui courait les champs.

LOPEZ.

Et je dois vous entendre ?

FLORIVAL.

Et vous devez m'entendre.

LOPEZ.

Son nom , son nom ?

FLORIVAL.

Non , non , non , non.

LOPEZ.

venons au fait , venons au fait.

FLORIVAL.

Non , non , il faut être discret.

(*Il se sauve.*)



SCENE IX.

LOPEZ, *ensuite* JACINTE.LOPEZ, *seul*.

VOILÀ sur ma parole un plaisant original ; on dirait que tous les fous de Cadix se sont donné le mot pour venir me tourmenter. J'avais d'abord conçu quelque soupçon. — Mais cette aventure de brigands dans les champs m'a rassuré. — Pour n'être pas encore exposé à de nouvelles impertinences , allons nous coucher. Jacinte. (*Elle arrive.*) Ferme bien toutes les portes , & qu'on m'éveille à la pointe du jour. (*Il sort.*)

JACINTE.

Oui , Monsieur. — Le voilà parti ,.... Et avec la clef de la grille. — Il a sûrement des soupçons. — Il fera aux aguets. — Ses fenêtres donnent sur le jardin. — Cette pauvre Ifabelle , que va-t-elle devenir ! Seule , dans le pavillon , pendant la nuit , se voir abandonné de tout le monde ! Qu'elle est à plaindre ! — Mais qu'y faire ? — Songeons du moins à son frère , qui sans doute s'impatiente. — Seigneur ! — Seigneur Don Alonze !



SCÈNE X.

JACINTE, ALONZE.

JACINTE.

HÉ bien ! Seigneur , êtes - vous revenu de tous vos soupçons ? Cesserez - vous enfin de faire le tourment d'une femme qui n'a jamais aimé que vous ?

ALONZE.

Oui , ma chere Jacinte , je rends justice à la vertu : je sens combien j'ai été coupable ; je rougis de mon erreur. — Ciel ! comme la jalousie nous aveugle ! quoi ! j'ai pu voir un rival dans une femme !..... Car enfin , c'était bien une femme.

JACINTE , *à part.*

Il n'en est pas encore convaincu. (*Haut.*) Quoi vous osez douter

ALONZE.

Non , Jacinte , je n'ai pas le moindre doute ; mais cette femme , pourquoi me la cacher ? pourquoi tant de mystère ?

JACINTE.

Oh ! c'est-là notre secret , que vous ferez cependant en tems & lieu.

ALONZE.

Je ne veux plus le savoir ; Léonore m'est fidelle ; qu'elle me pardonne , & rien ne manquera à mon bonheur.

JACINTE.

Vraiment , je le crois bien ; mais vous n'y êtes pas encore : vous allez la voir dans une colere que vous saurez bien adoucir. Je vais lui dire que vous êtes ici.

ALONZE.

Allez ma chere Jacinte. — Mais.... dis-moi... qui est ce jeune Militaire que j'ai vu sortir tantôt ?

JACINTE.

C'est un Officier Français qui est venu parler à mon maître pour affaire.

ALONZE.

A ton maître ?

JACINTE.

Oui.

ALONZE.

Un Officier Français ?

JACINTE.

Un Officier Français. — Et vous n'êtes plus jaloux ! Ah ! Seigneur Don Alonze , je crains que votre mal ne soit incurable. *(Elle sort.)*



SCÈNE XI.

ALONZE, *seul.*

ELLE me reproche mes soupçons : peut être a-t-elle raison : mais après tout, ces soupçons, quoiqu'injustes, sont-ils si criminels ?

A R I E T T E.

Aimer sans jalousie.

Non, ce n'est point aimer :

Ce n'est qu'un sentiment léger,

Un goût frivole & passager,

Que sans effort on quitte, & qu'on oublie.

Mais quand on aime pour la vie,

On aime avec fureur.

Souvent c'est un martyr,

C'est un affreux délire,

Qui tourmente & déchire

Un trop sensible cœur.

Je vois de la lumière ! on vient. — Ah ! Léonore ! — Lui apprendrai-je la mort de mon oncle ? lui dirai-je qu'une fortune égale à ma naissance ?... Non, mon cœur en serait jaloux : c'est à l'amour seul que je veux devoir le bonheur où j'aspire.



SCÈNE XII.

JACINTE, ALONZE.

JACINTE.

SEIGNEUR, j'ai enfin déterminé ma maîtresse.
Elle consent à vous voir.

ALONZE.

Ma chere Jacinte ! je vole à ses pieds y abjurer
mon erreur & en obtenir le pardon.

SCÈNE XIII.

JACINTE, *seule*

IL aura bien de la peine.... Mais il l'obtiendra....
Je le connois. — Cependant, Seigneur Don Alonze,
malgré votre repentir, vos pleurs, vos gémissemens,
si j'étais à la place de ma Maitresse, je vous...
Je vous pardonnerais. — Ah ! ces hommes ! ces
hommes !

ARIETTE.

D'abord, Amans soumis & doux,
Pleurans, tremblans à vos genoux,
Victimes de nos injustices,
A tous nos goûts, à nos caprices,

62 LES FAUSSES APPARENCES,

Sans cesse on les voit asservis,
Et tout nous est permis.
Mais quand, à force de souplesse,
De pleurs, de soins, & de finesse,
Ils ont surpris notre tendresse,
Alors, alors le charme cesse;
Plus d'Amans!
Jaloux, méchans,
Ils ne sont plus que des tirans.
Victimes de leurs injustices,
A tous leurs goûts, à leurs caprices,
Nos faibles cœurs sont asservis,
Rien ne nous est plus permis.

S C E N E XIV.

ALONZE, LÉONORE, JACINTE.

D U O.

ALONZE.

CRUELLE!

De ma douleur mortelle,
Veux-tu me voir mourir?

LÉONORE.

D'une chaîne cruelle
Je saurai m'affranchir.

ALONZE.

D'une ardeur si constante,
Voilà donc le retour.

LEONORE.

Soupçonner son Amante,
Pour prix de tant d'amour !

ALONZE.

Que je suis à plaindre !
Ah ! c'est trop souffrir !

LEONORE.

ENSEMBLE.

Je ne puis plus feindre,
C'est trop me contraindre,
Et le voir souffrir.

(*Jacinte se retire.*)

ALONZE.

Léonore ! ma Léonore !
De l'Amant qui t'implore ;
Vois les pleurs, les tourmens.

LEONORE, à part.

Oui, oui, je l'aime encore.
En vain je m'en défends.
Je ne puis plus feindre,
C'est trop me contraindre.
Et le voir souffrir.

ALONZE.

Que je suis à plaindre !
Ah ! c'est trop souffrir !

LEONORE.

Hélas ! hélas ! que devenir !

ALONZE.

Faut-il mourir ?

64 LES FAUSSES APPARENCES,

LÉONORE, *regardant tendrement Alonze.*

A R I E T T E.

Jamais le cœur de Léonore
Ne sçut cacher ses sentimens,
Et même en ce moment encore
Ce cœur sincere qui t'adore
Te renouvelle ses sermens,

ALONZE, *se jettant avec transport aux
pieds de Léonore.*

A R I E T T E.

Jamais, jamais la jalousie
Ne troublera plus ton bonheur,
Mon cœur abjure pour la vie
Cette funeste frénésie,
Alonze en atteste l'honneur.

L É O N O R E.

Crois le serment de ton amante.

A L O N Z E.

Crois le serment de ton époux.

L É O N O R E.

Léonore est toujours constante.

A L O N Z E.

Ton Alonze n'est plus jaloux.

(*On entend préluder une guitare devant la fenêtre,
& Florival chante ce qui suit.*)

Tandis que tout sommeille
Dans l'ombre de la nuit,
L'amour qui me conduit,
L'amour qui toujours veille,
Me dit tout bas
Viens, suis mes pas,

Où

Où la Beauté t'appelle;
Voici l'instant du rendez-vous.
Profite d'un moment si doux.
Moi, pour écarter les jaloux,
Je ferai sentinelle.

(Les deux Amants marquent le plus grand étonnement, Léonore veut aller à la fenêtre, Alonze la retient, & Florival continue.)

De l'amant le plus tendre
Ah ! couronnés l'espoir.
S'il ne peut plus vous voir
Qu'il puisse vous entendre.
Un mot de vous,
Un mot bien doux,
Doit confirmer encore
Cet espoir heureux & flatteur
Qui ce matin comblait mon cœur,
Et d'où dépend tout mon bonheur,
Charmante Léonore.

ALONZE, *courant avec fureur à la fenêtre, la main sur la garde de son épée.*
Malheureux !

LÉONORE.

Ah ! Ciel ! qui que vous soyez, sauvez-vous.

FLORIVAL, *dans la rue.*

Sauvons-nous ! sauvons-nous ! c'est le pere !

(Alonze & Léonore se regardent pendant quelque tems sans parler.)

64 LES FAUSSES APPARENCES,

ALONZE.

ARIETTE.

Jamais le cœur de Léonore
Ne sut cacher ses sentimens,
Et même, en ce moment encore,
Ce cœur sincère qui t'adore
Te renouvelle ses sermens.

LÉONORE.

Jamais, jamais la jalousie
Ne troublera plus ton bonheur;
Mon cœur abjure pour la vie
Cette funeste frénésie;
Alonze en atteste l'honneur.

ALONZE.

Quelle trahison !

LÉONORE.

Quelle injure !

ALONZE.

Cœur infidèle !

LÉONORE.

Cœur parjure !

ALONZE, LÉONORE,

Rien ne calmera mon courroux.

ALONZE.

Crois le serment de ton Amante.

LÉONORE.

Crois le serment de ton Époux.

ALONZE.

Léonore est toujours constante.

LÉONORE.

Ton Alonze n'est plus jaloux.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente un jardin entouré d'un mur, avec un pavillon éclairé.

SCENE PREMIERE, de nuit.

ISABELLE, *sort du pavillon.*

A R I E T T E.

O douce nuit! sous ton ombre paisible,
Reçois l'aveu de mes premiers soupirs.
Un seul instant m'a su rendre sensible :
Cet instant fixe à jamais mes desirs.
O douce nuit! sous ton ombre paisible,
Reçois l'aveu de mes premiers soupirs.

C'est au sein des allarmes
Que l'Amour a surpris mon cœur.
Cruel Amour ! n'ai-je éprouvé tes charmes
Que pour voir combler mon malheur ?

E 2

68 LES FAUSSES APPARENCES ,

Un seul instant m'a sçu rendre sensible.
Cet instant fixe à jamais mes desirs.
Cher Florival ! sous cette ombre paisible ,
Reçois l'aveu de mes premiers soupirs.

J'entends du bruit — quelqu'un vient , — seroit-ce Léonore ? —

S C È N E I I.

ISABELLE, FLORIVAL , *paraît
sur le haut du mur.*

ISABELLE.

MAIS non. . . . Que vois-je ! — C'est lui ! . . .
C'est lui-même.

FLORIVAL.

Ciel ! C'est elle ! — Que je suis heureux ! (*Il descend dans le jardin.*)

ISABELLE.

Quoi ! Monsieur , vous ! — Vous ici ! Par quel hasard . . . ? Jacinte vous auroit-elle dit . . . ?

FLORIVAL.

Elle n'a pû me dire qu'un mot . . . Elle m'a nommé le pavillon du jardin ; l'amour m'a fait deviner le reste. — J'ai été d'abord au rendez-vous que vous m'aviez donné devant la fenêtre : — Vous savez qu'il a manqué. — Alors je me suis procuré une échelle , & j'ai volé vers ces lieux.

ISABELLE.

Tant d'empressement , après une connoissance si légère , a lieu de me surprendre : je ne sçai à quoi l'attribuer.

FLORIVAL.

Ah ! faut-il vous le dire ! — Je vous aime de l'amour le plus tendre. — Je sens que ma franchise vous blesse : votre délicatesse en est offensée : mais les momens sont précieux pour moi : cette occasion est la seule , peut-être , où je pourrai vous ouvrir mon cœur. — Oui , je vous aime , Madame , & mon unique ambition est de vous plaire. Me feroit-il permis de m'en flatter ? Ah ! parlez , je vous en conjure.

ISABELLE.

Je devrais plutôt me taire , mais je ne sçaurais dissimuler avec mon bienfaiteur. Puisque vous l'exigez , vous connaîtrez mes sentimens.

D U O.

ISABELLE.

Je sens bien que votre hommage

A de quoi flatter un cœur ;

Figure , esprit , & courage ,

Tout en vous est l'éducteur ;

J'en dirais bien d'avantage ;

Mais , mais ,

Vous êtes Français ,

Et tout François est volage.

70 LES FAUSSES APPARENCES,

FLORIVAL.

S'il est vrai que mon hommage
Ait de quoi flatter un cœur ,
Pourquoi cesser ce langage ,
Et suspendre mon bonheur ?
Ah ! dites-en d'avantage !

ISABELLE.

Mais , mais ,
Vous êtes Français ,
Et tout Français est volage.

FLORIVAL.

Ah ! dites-en d'avantage !

ENSEMBLE.

ISABELLE.

J'en dirais bien d'avantage ,

Mais , mais ,

Vous êtes Français ,
Et tout Français est volage.

FLORIVAL.

Non , non ,

Non , quoique Français ,

Je ne ferai point volage.

FLORIVAL.

Quoi ! vous persistez donc à me refuser l'aveu
dont dépend mon bonheur ! Ah ! croyez-moi , n'é-
coutez plus une prévention injuste : écarter des
soupçons indignes de votre cœur & du mien.

ISABELLE.

Ces soupçons le tems pourroit les détruire.

FLORIVAL.

Le tems ! Mais songez , Madame , que je n'ai
pas un moment à perdre ; songez à ma position ,
à la vôtre. Mon état , mon devoir m'appellent ail-
leurs. Vous-même vous êtes sous l'autorité d'un....

SCÈNE III.

ISABELLE, FLORIVAL, ALONZE,

paroît sur le haut du mur.

ISABELE.

OH! ciel, je suis perdue!... Protégez-moi, de
grace. (*Elle se sauve dans le pavillon.*).

FLORIVAL.

Ne craignez rien.

ALONZE.

C'est elle, c'est la perfide, & ce même Français;
mon malheur est certain.

FLORIVAL.

C'est un rival, il faut le voir venir.

DUO.

ALONZE.

Seigneur, sans trop être indiscret,

Ne pourroit-on s'instruire

Du sujet

Qui vous attire

En ce séjour?

FLORIVAL.

L'amour.

72 LES FAUSSES APPARENCES,

ALONZE.

L'amour !

FLORIVAL.

L'amour.

ENSEMBLE, *à part.*

FLORIVAL.

ALONZE.

Il enrage,

Ah ! que j'enrage !

Il enrage.

Quel outrage !

FLORIVAL.

Seigneur, sans trop être indiscret,

Ne puis-je aussi m'instruire

Du sujet

Qui vous attire

En ce séjour.

ALONZE.

L'Amour.

FLORIVAL.

L'Amour !

ALONZE.

L'Amour.

ENSEMBLE, *à part.*

ALONZE.

FLORIVAL

Il enrage.

Ah ! j'enrage,

Il enrage.

Quel outrage !



SCÈNE IV.

LOPEZ, ALONZE, FLORIVAL.

TRIO.

LOPEZ.

MESSEIERS, sans trop être indiscret,
Ne pourroit-on s'instruire

Du sujet
Qui vous attire
En ce séjour ?

FLORIVAL.

L'Amour.

ALONZE.

L'Amour.

LOPEZ.

L'Amour !

Peut-on sçavoir encore,
Sans trop être indiscret,
Quel est l'aimable objet
Du feu qui vous dévore ?

FLORIVAL.

La charmante Léonore.

ALONZE.

La perfide Léonore.

LOPEZ.

Où donc est Léonore ?

74 LES FAUSSES APPARENCES.

ALONZE.

Là, dans ce pavillon. . . .

LOPEZ.

Entrons.

FLORIVAL.

Non, non.

Je la défends.

LOPEZ.

Quoi ! contre un pere !

FLORIVAL.

Contre toute la terre.

ENSEMBLE.

LOPEZ, ALONZE.

FLORIVAL.

Entrons, entrons.

Non, non, non, non ;

Quoi, contre un pere !

Je la défends contre toute
la terre.



SCÈNE V.

JACINTE, LOPEZ, ALONZE,
FLORIVAL.

QUATUOR.

JACINTE.

MESSEURS, seroit-il indiscret
De chercher à s'instruire

Du sujet
Qui vous attire
En ce séjour ?

FLORIVAL.

L'Amour.

ALONZE.

L'Amour.

LOPEZ.

L'Amour.

Et, s'il vous plaît,
L'aimable objet,
Du feu qui les dévore,
C'est la prudente Léonore.

FLORIVAL.

La charmante Léonore.

ALONZE.

La perfide Léonore.

76. LES FAUSSES APPARENCES.

JACINTE.

Où donc est-elle ?

ALONZE.

LOPEZ.

FLORIVAL.

La-dedans

Un rendez-vous à

La charmante

La perfide Léonore. deux Amans.

Léonore.

La prudente Léonore.)

JACINTE.

Un rendez-vous à deux Amans.

LOPEZ.

A deux Amans.

JACINTE.

Quoi ! là-dedans ?

LOPEZ.

Oui , là-dedans.

Faut-il te le dire encore ?

Oui , là-dedans , là , là , là , là

Peut-être enfin on le verra.

T O U S.

Paraissez , Léonore.



SCÈNE VI.

LÉONORE, JACINTE, LOPEZ,
FLORIVAL.

LÉONORE, *paraît du côté opposé du pavillon.*

M_E voilà.

JACINTE, LOPEZ, ALONZE, FLORIVAL.

La voilà. La voilà. La voilà. La voilà.

ALONZE.

Ciel ! qu'ai-je fait ?

LOPEZ.

Que veut donc dire tout ceci ?

JACINTE.

Vous allez le sçavoir, puisque nous ne pouvons plus vous le cacher.

FLORIVAL.

Quoi ! deux Léonores !

LÉONORE.

Non, Monsieur, vous avez été dans l'erreur. Vous m'avez causé bien du chagrin ; mais votre faute a été involontaire.

78 LES FAUSSES APPARENCES,

ALONZE.

Et la mienne? Ah! Léonore, ne puis-je en espérer le pardon?

LÉONORE.

Vous! cruel!

ALONZE, à Lopez.

Monsieur, de grace, parlez pour moi?

LOPEZ.

Oh! en voici bien d'une autre.

ALONZE.

Daignez parcourir cette lettre. Vous verrez du moins combien mes vœux sont désintéressés.

ARIETTE.

Prenez pitié de ma douleur.

L'amour seul m'a rendu coupable.

L'amour a causé mon erreur;

Ne soyez plus inexorable;

Prenez pitié de ma douleur.

LOPEZ.

Quoi! son oncle est mort! — Il en hérite. — Il épouse ma fille sans dot! — Cela change la thèse.

JACINTE.

Assurément.

D U O.

LOPEZ. JACINTE.

Prenez pitié de sa douleur.

L'amour seul l'a rendu coupable.

L'amour a causé son erreur.

Ne soyez plus inexorable.

Prenez pitié de sa douleur.

ISABELLE, *sort du pavillon & se jette
aux pieds de Léonore.*

Ah ! Léonore !

ALONZE.

Que vois-je ! ma sœur !

FLORIVAL.

Sa sœur ! (*Il se jette à genoux à côté d'Isabelle.*)

D U O.

ISABELLE, FLORIVAL, à Alonze.

Prenez pitié de sa douleur.

L'amour seul l'a rendu coupable,

L'amour a causé son erreur.

Ne soyez plus inexorable.

Prenez pitié de sa douleur.

S E X T U O R.

ALONZE, LOPEZ, JACINTE, FLORIVAL, ISABELLE.

L'amour a causé [^{mon}
son] erreur.

L É O N O R E.

Quel parti prendre !

ALONZE, LOPEZ, JACINTE, FLORIVAL, ISABELLE.

Il faut se rendre.

L É O N O R E.

Oui, oui, je sens qu'il faut se rendre.

T O U S.

L'amour a causé [^{mon}
son] erreur.

80 LES FAUSSES APPARENCES,

L É O N O R E.

Alonze , faites le bonheur
De votre sœur , de mon amie.
Consentez qu'elle soit unie
Au digne objet de son ardeur.

A L O N Z E.

Puisse-t-il faire son bonheur?

T O U S.

Momens pleins de charmes !
Après tant d'allarmes ,
Que notre sort est doux !

L O P E Z E T J A C I N T E.

Mais , Pour le goûter d'avantage ,
Ne foyez jamais volage ,
Ne foyez jamais jaloux.

T O U S.

Momens pleins de charmes , &c.

F I N.

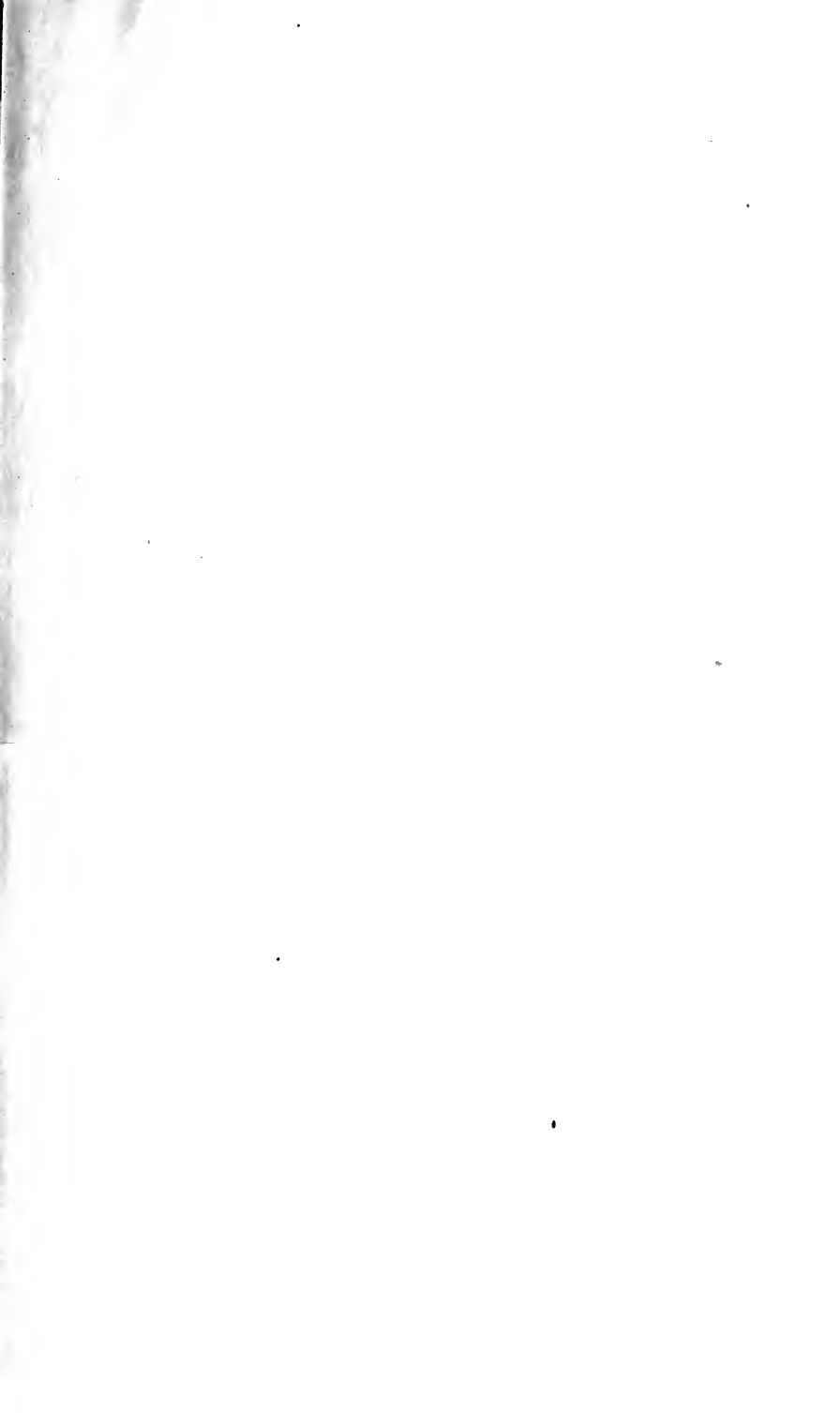
A P P R O B A T I O N.

J'ai lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police,
l'Amant Jaloux , Comédie en trois Actes , mêlé d'ariettes ,
& je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher la représen-
tation ni l'impression. A Paris le 13 Octobre 1778.

S U A R D.

Vu l'Approbation , permis de représenter & imprimer.
A Paris ce 16 Octobre 1778, L E N O I R.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD , rue des Mathurins.



ML Grétry, André Ernest Modeste
50 [Les fausses apparences.
.2 Libretto. French]
F3G7 Les fausses apparences

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
